

05.02.17.

Clinique des premiers entretiens et leurs conséquences concernant la construction d'un travail de psychothérapie.

Irena Talaban

Sommaire.

I. Brève introduction à la question des premières séances.

II. Vignettes cliniques.

A. Amalia, l'adolescente portugaise. Où il est question de l'esprit errant d'un criminel mort... Premier entretien.

B. Zayna, le matricide. Premier entretien d'une psychothérapie perdue d'avance. Fragments de supervision.

C. Le petit prince asiatique, orphelin de père. Premier et deuxième entretien.

D. Carla ou « Vous êtes une drôle de psy, Mme ». Premiers et deuxième entretien. Des parents suffisamment bons devant une interminable crise d'adolescence.

III. Commentaires concernant les vignettes cliniques.

IV. Quand les psychothérapeutes vieillissent...

I. Brève introduction à la question des premiers entretiens.

Tout au long de ma clinique, de mes formations théoriques et pratiques, de mes croyances professionnelles et de la destitutions répétée de ces croyances, les premiers entretiens ou consultations avec mes patients se sont avérées essentielles pour le travail qui leur a suivi — ou pas ! Essentielles, parce qu'elles contenaient, en germes, le noyau de la problématique de ces patients mais aussi de ce que je suis en tant que psychothérapeute.

Ne dit-on que la première rencontre, la première impression, ne trompe pas ? Je dirais que les premières séances sont révélatrices. Je ne ferai pas la théorie de ces premières séances (d'ailleurs je n'en ai pas une, et je ne citerai pas non plus nos litanies habituelles : « premier contact », « la confiance », « l'écoute bienveillant », « la réponse totale de l'analyste aux besoins du patients », la liste serait longue).

Je partirais de la pratique de tous les jours. Une pratique ordinaire d'un psychothérapeute ordinaire, obligé de mobiliser bon nombre de repères et de laisser tomber d'autres. Ce sont les premières séances qui imposent au thérapeute l'ébauche d'une hypothèse, quitte à y renoncer, après. Je veux dire : de formuler une hypothèse de terrain, avec le matériel concret, avec ces éléments saillants qui constitue la trame du discours de chaque patient, ses ramifications en germe. Il y a un fil rouge qui apparaît à travers la/les première(s) séance(s). Ce n'est pas un fil à suivre à la lettre, parfois il faut s'en détacher, prendre des chemins détourner — mais je pense que, le plus souvent, on sera obligé d'y revenir.

Ce que les psychothérapeutes font (la manière dont ils interviennent) et ce qu'ils disent faire (le modèle théorique dont ils se revendiquent) sont des choses assez éloignées, surtout de nos jours. Il y a une série de chercheurs (pour la plupart de formation analytique) qui se sont penchés, depuis une vingtaine d'années, sur ce que l'on appelle « l'alliance thérapeutique » (en termes plus classiques : transfert positif). Pour la plupart des cas, les thérapeutes ont reconnu l'importance de la qualité de la relation entre eux et leurs patients — disons que cela n'est pas nouveau. Mais, curieusement (ou pas), des chercheurs ont constaté que « les thérapeutes qui appliquent le mieux la méthode étaient ceux qui obtenaient les moins résultats » (*Henry et all., 1993, cité par Yves de Roten Luc Michel et Daniel Peter, « Pour un dialogue entre recherche et clinique : une étude de cas autour de l'alliance thérapeutique » —Cairn.info*).

Si l'on avait la curiosité de regarder vers d'autres continents (en restant toujours dans notre paroisse), on constaterait que jamais auparavant l'unité théorique de la psychanalyse n'avait été autant mise en cause et cela à l'intérieur même du mouvement psychanalytique, par les psychanalystes eux-mêmes (Juan Pablo Jiménez et le courant inter subjectiviste ou « la psychanalyse relationnelle »). Les professionnels sont partis d'une observation simple, une chose dont ils se sont heurtés, car répétitive dans leur propres colloque, à savoir : chaque fois qu'ils devraient rendre compte de leurs expériences cliniques, de leur pratique quotidienne, ils finissaient par fondre le matériel concret (le discours de leurs patients, leur histoire, les événements) soit dans des catégories établies, soit dans la pensée d'un auteur à la mode. Ainsi

le terrain se transformait dans une clinique idéale (ou idéalisée) (*Jiménez, 2005*), autant dire une clinique. Je ne développerai pas cette remise en cause du lien entre théorie et pratique clinique, j'ai soulevé cette question parce qu'elle me semble se poser dès les premiers entretiens. A mon avis, à la toute première séance.

Je partirai donc de ce que les patients disent (leur discours, tel quel) et de ce que je réponds (la manière dont j'agis, telle quelle), dans les premières rencontres.

« Tel quel », c'est à dire dans l'état où se présentent les dires de mes patients et les miens. En fait, la clinique n'est pas celle des patients mais celle des thérapeutes (de leurs théories, leurs dispositifs, leurs techniques... purs ou éclectiques).

A. Vignette clinique. Amalia, l'adolescente portugaise.

A1. Premier entretien. Où il est question de l'esprit errant d'un criminel mort...

Dans le CMPP où je travaille j'ai reçu un jour en consultation une femme d'une quarantaine d'années. Elle souhaitait avoir quelques conseils concernant sa fille, Amalia, âgée de 14 ans. C'était une femme de taille moyenne, plutôt grande, au visage doux, souriant — je me suis dit, par devers moi, qu'elle devait être une bonne mère. Elle me prévient qu'il s'agit d'une histoire « *peu commune pour les psys* ». Serais-je capable à l'entendre ? Etrange question, comment aurais-je pu lui prouver être digne de sa confiance ? Je lui répondis qu'avant de pratiquer ce métier en France, je l'avais pratiqué en Roumanie — d'ailleurs, j'y étais née. J'ignore si ma qualité d'étrangère la rassura mais elle ne me posa plus d'autres questions.

« Il s'agit d'Amalia, l'aînée de mes deux filles, elle vient d'avoir ses 14 ans. De ces choses-là, Amalia ne se rappelle plus, Dieu merci ! Si jamais vous allez la voir, vous ne devez pas lui en parler ! »

J'acquiesçai d'un signe de tête.

« Il y a à peu près six mois, un soir de février, j'étais dans la cuisine, Amalia venait de rentrer de l'école, ainsi que sa sœur. Je préparais le repas du soir et d'un coup j'ai entendu un bruit. Amalia est venu vers moi, les yeux écarquillés, le corps tremblant. Je l'ai secoué, elle restait raide — j'ai fini par l'allonger sur le canapé du salon. Le corps de ma fille se tordait, une voix d'outre tombe sortait par sa bouche ! Une voix qui parlait à travers son

corps, c'était impressionnant ! La voix parlait en portugais mais je n'arrivais pas à distinguer les mots ! Une voix d'outre tombe, je vous dis... »

IT : « D'outre tombe », cela pourrait être la tombe... de qui ? Ou alors... une tombe quelconque ?

Mme T. : Comment vous dire... Chez nous, au Portugal, il arrive que l'esprit d'un mort s'empare d'un vivant. Il était portugais parce qu'il parlait en portugais mais, à cause du son de sa voix, cette voix d'outre-tombe, je ne distinguais pas les mots. C'était impressionnant, je ne savais pas trop quoi faire... Amalia s'est « réveillé », elle ne se souvenait de rien. Le soir tard, j'ai raconté à mon mari — il s'est moqué de moi, ne m'a même pas écouté jusqu'à la fin... Mais quelques semaines plus tard, la chose s'est répétée... Vous ne me croyez pas !

IT : Je ne suis pas initié aux esprits ! En revanche, les Portugais, eux, disent que les esprits existent alors je ne vois pas pourquoi je nierais ce que les Portugais disent...

Mme T. : Donc, quelques semaines plus tard, la chose s'est répétée, en présence de mon mari. Il était évident que notre fille était possédée par une force... Amalia s'est « réveillée » fatiguée, très fatiguée... Elle ne se souvenait de rien, mais elle avait l'air épuisée, elle pleurait, presque... « maman, elle disait, maman, je ne sais pas ce qu'il m'arrive, quelque chose s'empare de moi, d'un coup, je ne me souviens pas, je suis fatiguée... ». On a pris du camphre, de l'alcool, on l'a frictionnée, on a dit des prières. Mon mari et moi avons pensé nous adresser à un prêtre exorciste — on y est allé, il nous a conseillé de voir un psychiatre !

IT : Mais quel mort, de quel mort s'agit-il ?

Mme T. : Il y a très longtemps, un crime a eu lieu dans notre famille : le père de mon père a été tué par son beau-frère. Nous sommes donc les descendants de la victime puisque c'est mon grand père paternel qui a été tué par son beau-frère. Quand Amalia a eu les manifestations dont je vous ai parlé, on a vu, ici, un prêtre exorciste mais apparemment il ne pouvait rien faire. Alors on a décidé d'aller au Portugal, au village d'où l'on venait, là où le crime avait eu lieu. On y connaît du monde, on y passe presque toutes nos vacances d'été. Là, on a vu un prêtre, on a organisé une messe collective et encore d'autres choses, pour pardonner au meurtrier, pour que son âme repose en paix. Depuis, Amalia va bien ! Disons que du côté de l'esprit l'affaire a été résolue. Mais ma fille a d'autres petits problèmes et je me demande si elle ne doit pas consulter aussi un psychologue ou psychiatre, ici en France ! »

Les autres petits problèmes sont : difficultés respiratoires avec étouffement, peur de dormir seule, spasmodie rebelle. Selon la mère, l'histoire du crime (de ses conséquences) a

été réglée au Portugal, au village de la victime et du meurtrier, l'esprit de ce dernier ne s'est plus jamais emparé du corps de la jeune fille. Seulement, entre temps, la grand' mère maternelle d'Amalia est décédée. On l'a enterrée au Portugal, la famille ne s'attendait pas à ce décès (complications médicales suite à une décompensation diabétique). Amalia est la première petite fille (et premier petit enfant) de cette grand' mère, peut être est-elle encore triste de cette perte ? Mme T. ne le sais pas... Je remarque en passant que la mère d'Amalia n'utilise pas l'expression « *ma fille n'a pas fait le deuil de sa grand' mère* » ! Le deuil, ils l'ont fait ensemble, en famille... Est-il possible que la tristesse d'Amalia soit liée à la perte de cette grand' mère maternelle ? Peu probable, selon la mère. Y-a-t-il une peur autre, liée à l'avenir, à la scolarité d'Amalia, à son orientation professionnelle, aux premiers émois sexuels, peut être ?

« *Voyez-vous, Mme — continue la mère d'Amalia — j'aimerais avoir votre avis en tant que spécialiste ! Pensez vous que ma fille doit venir vous consulter ? En tout cas, si elle vient, je ne souhaite pas que vous parliez avec elle de l'épisode du Portugal ! Cette affaire est réglée, Amalia ne s'en souvient plus, elle n'en souffre plus ! Mais est-ce qu'elle souffre d'autre chose ?* »

B. Vignette clinique. Zayna, le matricide.

B1. Première séance d'une psychothérapie perdue d'avance. Fragments de supervision.

Son nom est arabe, son prénom aussi. Appelons-la Zayna Belaïd. Le prénom signifie « beauté, pureté », le nom contient une grande fête musulmane. Petite, mince, le visage imprégné d'amertume, elle regarde nulle part. Parfois elle a l'air d'une adolescente, l'instant suivant j'ai l'impression d'avoir devant moi une vieille femme... ou alors un robot ! Elle a 26 ans. Nous sommes début juin.

« *Voilà les faits : je suis venue au monde malgré la pilule que ma mère prenait régulièrement. Un miracle, quoi... Ma mère, française, originaire du « quart monde » et mon père de Constantine, vous voyez ce que je veux dire ? Le quart monde français et la Constantine des arabes — les arabes, j'en ai marre, ils battent leurs femmes, ne se soucient pas de leurs gosses, bon, ça fait 5 ans que je déprime et Dr. G. m'a envoyée chez vous. Dr. G.*

pense que je suis vulnérable. Peut-être je suis psychotique, une psychose dépressive, ce serait normal après tout ce qui m'est arrivé... De toute façon ce mariage ne pouvait pas réussir, c'est clair. Je parle du mariage de mes parents. Grand amour mais ça ne pouvait pas marcher. Le « quart monde » français et Constantine l'arabe, ça ne se marie pas, vous voyez ce que je veux dire?... »

Elle pleure doucement, je lui tends un mouchoir. A 25 ans, elle rate tout ce qu'elle entreprend, travaille comme surveillante dans un foyer. Inscrite en faculté d'Histoire, elle triple sa 2e année. Le monde est sinistre, sa famille aussi.

« Ma mère a eu deux enfants de son premier mariage avec un français. Divorcée, elle a connu mon père, grand amour, vous voyez ce que je veux dire ? Avec mon père elle a eu cinq enfants, le premier, un garçon, il devait s'appeler Mohamed, il est mort à la naissance. Moi, je suis la dernière... Mon père avait d'abord été marié, en Algérie, très jeune, sa femme est morte à l'accouchement, l'enfant aussi — un garçon, Mohamed. Quant à ma mère, elle s'est fichue en l'air par mon intermédiaire. J'ai déjà fait des psychothérapies, des années de psychothérapies... Vous voyez ce que je veux dire... »

Non, je ne vois pas ! Elle raconte des choses en vrac. Il me vient à l'esprit que le père de Zayna était maudit. Le destin s'acharnait sur lui... premier mariage, la femme et le nouveau-né morts, deuxième mariage et premier garçon mort. Tous les deux s'appelaient Mohamed — c'est une coutume arabe, le premier garçon on l'appelle du nom du prophète.

« Vous ne pouvez pas grand' chose pour moi, c'est clair ! Ecoutez : tout allait à peu près bien, j'ai vaguement des bons souvenirs de ma petite enfance... le monde n'était pas encore sinistre... jusqu'à ce que mon père soit au chômage. A partir de ce moment-là il s'est mis à boire. Il est devenu violent, une fois il a cassé le bras de ma mère, une autre fois, il a jeté un couteau vers elle. Mais ce jour-là, en novembre, à 17 heures précis, j'accomplis le geste décisif. Vous voyez ce que je veux dire... Ce samedi-là, dans l'après-midi, mon père partit au marché accompagné par mes soeurs, je restai seule avec ma mère. Maman fit une crise de je ne sais quoi, elle prit la carabine de mon père et la tourna vers elle en me demandant quelque chose, je ne comprenais pas. Mes soeurs arrivèrent avec les courses, sans mon père. Ma mère nous pria de prendre la carabine et de lui tirer dessus... « si vous m'aimez, tirez, je vous en supplie ! » Mes soeurs refusèrent, elle insista, la carabine fixée sur sa poitrine. J'avais 8 ans, je m'approchai et j'appuyai sur la gâchette. Ma mère mourut sur le coup. Plus tard, mon père dit que ce fut de ma faute... Vous voyez ce que je veux dire ? J'ai

tué ma mère et je ne peux pas vivre avec ça. Plus je vieillis, plus ça jaillit. J'ai déjà fait plusieurs psychothérapies : parler et encore parler, ça m'aidait par moment mais rien ne changeait. Maintenant ça recommence. Je suis née à la fin de l'année, vers 5h du matin, à 5 mois et demi de grossesse de ma mère. Prématurée, vous voyez ce que je veux dire ? Ma grande soeur disait que je n'avais ni doigts, ni oreilles, j'étais pas finie, voilà, je suis née inachevée ! Ma mère m'a eue malgré la pilule, les docteurs m'ont sauvée, un miracle, quoi !... Vous vous taisez, vous n'avez rien à dire, c'est du pareil au même, les psys, je connais, ils ne savent que se taire, le silence les arrange... vous vous taisez, comme les autres ! »

I.T. : Que peut-on dire face au destin ?

Zayna : Au... quoi ?

I.T. : Le destin, le maktoub, « soarta »¹ ... peut-être une malédiction, un « blestem »²... une épreuve, un malheur venant d'ailleurs...

Zayna (arrête brusquement de pleurer) : Parce que vous croyez au destin, vous ? Parce que vous pensez qu'un psychanalyste, il croit au destin et aux malédictiones ?

I.T. : Que j'y croie ou pas, peu importe. Mais les Roumains disent que le destin existe. Les Grecs et les arabes aussi. Quant aux psychanalystes, ils n'ont inventé ni les peuples, ni les langues... en conséquence, le destin et les malédictiones leur échappent.

Zayna : Dr. G. me prescrit des pilules mais dans mon cas les pilules n'aident pas. Et je ne souhaite pas devenir un robot, vous voyez ce que je veux dire ?

I.T. : Dr. G. s'est sentie impuissante devant cette histoire et alors elle a fait appel à ce qu'elle connaît bien, les pilules. Je pense qu'elle n'a pas eu tort — vous voyez ce que je veux dire...

Zayna (rit, on dirait une adolescente) : Ah, je vois. Mais j'ai expliqué au Dr. G. que, dans mon cas précis, les pilules n'aident pas ! Après ce qui s'est passé, on nous a placés à l'assistance publique, ensuite dans une famille d'accueil, ensuite dans une autre famille d'accueil. J'ai fait des démarches pour consulter mon dossier, savoir ce qu'ils ont écrit là-dedans. Vous n'êtes pas d'accord, je vois sur votre visage... vous avez peur que je ne me reconnaisse pas dans ce dossier...

Fine observatrice, ma grimace ne lui a pas échappé. Je connaissais les « social workers »³ dont rêvait Freud (Freud S, 1926, p. 87) et que son interlocuteur, « l'homme

¹ « soarta » signifie « destin », en roumain, « maktub » signifie « destin en arabe (le sens littéral : « c'était écrit ») ; il s'agit des choses que l'on ne maîtrise pas, on les subit, *n.a.*

² « blestem » signifie « malédiction », en roumain, *n.a.*

³ Freud S. (1926), *La question de l'analyse profane (Entretiens avec un homme impartial)*, dans « Oeuvres complètes », XVIII, Paris, P.U.F., 1994, p.87

impartial », appelait « une sorte d'armée du salut »!⁴ Je parie que les travailleurs en question se sont évertués à lui expliquer que l'acte qu'elle avait commis était un accident. Qu'au fond, sa mère voulait se suicider. Seulement Zayna n'arrive pas à vivre avec cet « accident », elle en parle tout autour, cela effraye les autres. Et toujours en novembre le monde devient sinistre. Alors Zayna prend des médicaments, beaucoup de médicaments.

C. Vignette clinique. Le petit prince asiatique, orphelin de père.

C1. Premier et deuxième entretien.

Le garçon a 13 ans, il est en 5e. Se présente en consultation accompagné par sa mère et sa soeur, Anamaria, de deux ans sa cadette. Il s'appelle Paul-Simon, n'a aucune envie de consulter car il n'est pas malade. Anamaria est déjà en psychothérapie, dans le même Centre. D'ailleurs c'est la psychothérapeute d'Anamaria qui m'a demandé de m'occuper de son frère. Puisqu'ils sont venus à trois, j'ai reçu tout le monde. Leur mère, française, est infirmière et débordée par le travail. Récemment elle a commencé une formation intensive pour intégrer un service de neurochirurgie. Paul-Simon n'aime pas les « psys », traîne les pieds et boude. Respectueux des adultes, il répondra à mes questions par « oui » ou « non » ou « je ne sais pas » — au cas où je m'adresserais à lui, directement. Anamaria serait plus coopérante mais elle a déjà une « psy ». Paul-Simon a été testé, QI supérieur, bons résultats scolaires. Il avait entamé une thérapie qui s'était arrêtée à cause de... sa mauvaise volonté, disons ses résistances massives. Quant à Mme X., la mère, elle est fort soucieuse et n'ose pas trop s'avancer car a peur de la réaction de son fils. Je me présente, leur dis que ma collègue m'a raconté peu de choses les concernant mais m'avait informée que le père des enfants était décédé.

Mme X. : Oui, mon mari, le père de mes enfants, est décédé il y a bientôt cinq ans. Médecin, il avait 49 ans, il est décédé d'un cancer du pancréas, on l'a découvert trop tard. Nous n'avons même pas eu le temps de nous habituer à sa maladie. Du jour au lendemain, nous nous sommes trouvés seuls. Depuis un bon moment, Paul-Simon revendique le rôle du père ! Ma fille développe des conduites auto agressives, elle s'accuse, presque, de la mort de son père, c'est pour cela qu'elle voit votre collègue. Paul-Simon enchaîne les poussées d'eczéma, le médecin traitant les interprète comme étant des poussées d'angoisse, une forme de stress...

⁴ idem, en anglais dans l'original

Mme X., infirmière, est en train de suivre une formation spécialisée pour travailler dans un service de thérapie intensive. Son mari est arrivé en France à 18 ans pour ses études de médecine. La famille de Mr. X. habite Paris, son frère est financier à Londres. Je demande si Mr. X. a été enterré à Paris. Non, Mr. X. n'a pas été enterré, il a été incinéré, selon son désir, et l'urne trône dans le salon. Mr. X. aurait demandé de répandre ses cendres dans le jardin de leur maison mais sa femme a refusé car, si l'on répand les cendres, on les perd ! Il semble que Mr. X. aurait dit à sa femme que son souhait serait de rester toujours auprès d'eux, d'où la conclusion de Mme X. de garder l'urne dans la maison.

Qui sont, au fond, ces gens ?

Le père de Paul-Simon (le médecin, le... mort non-enterré), appelons-le Shan, descend d'une très vieille famille aristocratique, une famille royale, d'un pays asiatique. Le père de Shan, colonel dans l'armée française, avait lutté contre l'installation du régime communiste dans son pays. Le père du colonel (l'arrière grand père paternel de Paul-Simon) avait été médecin. Une grande famille, profondément ancrée dans une tradition impériale, locale et internationale, si l'on tient compte de leurs relations étendues en Asie et en Europe. On note que le grand-père colonel avait adopté la religion catholique. A partir de la génération du père de Shan (la génération du grand-père paternel de Paul-Simon), on a rompu avec la tradition polygamique en matière de mariage.

Mme X. : Ma belle-mère habite Paris, mon beau-père est mort et enterré dans un cimetière catholique. Ma belle-mère est restée une femme profondément traditionnelle, arriérée. Elle dresse encore des autels pour les commémorations des morts de la famille. Quant à mes enfants et à moi, la belle-famille nous a abandonnés, après le décès de mon mari ! Toutes les femmes de cette famille sont extrêmement jalouses, ma belle-soeur était convaincue que je voulais lui piquer son mari ! Je pense que les siècles de polygamie les ont rendues ainsi... Je suis la seule française dans cette famille...

I.T. : Et l'urne... elle est toujours dans la maison, si j'ai bien compris...

Mme X. (légèrement agacée) : Vous voulez que je la mette au cimetière ? Mon mari n'était pas croyant, moi encore moins ! Mon mari n'a pas souhaité être enterré. En ce qui me concerne, le culte de la pierre tombale me semble... un des commerces les plus moches !

I.T. : Comment traite-on les morts dans la famille de votre mari ?

Mme X. (la discussion sur les morts continue à l'énerver) : Mon beau-père a été enterré à Père-Lachaise, côté catholique. Ce qui n'empêche pas ma belle-mère de dresser des autels, à la maison. Pour son mari, pour son fils, pour d'autres morts de la famille. Elle brûle toute sorte de plantes, fait des fumigations, enfin, je vous ai dit que ces femmes sont un peu... un peu... barbares !

I.T. : En France, on a l'habitude d'enterrer ou d'incinérer les morts. Dans les cimetières il y a des endroits pour mettre les urnes... « Les morts avec les morts, les vivants avec les vivants », c'est ainsi qu'on dit dans ma langue première, le roumain. On dit qu'un mort non enterré ou mal enterré hante les vivants... se mêle de leur vie, de leurs affaires, les empêche de vivre. On dit aussi que les vivants se sont occupés de leurs morts depuis la nuit des temps...

Paul-Simon (vite) : Moi, j'ai compris, il s'agit d'un rituel... c'est comme un bureau d'études pour les ordinateurs, il faut toujours des procédés pour des processeurs, enfin, il y a des techniques spéciales ! Mais... pourquoi voulez vous déranger les choses ? Elles sont comme elles sont, pourquoi voulez vous les changer ?

Cet enfant me surprend. Attentif à notre discussion, surtout à la réponse que je donne à sa mère, il pose la question des « techniques » concernant les morts ! En même temps, il se dépêche de nier l'importance de ces techniques car, une fois les choses « rangées », même si tout le monde va mal (lui, en premier), comment pourrait-on y toucher sans accentuer le mal ?

I.T. : Paul, il ne s'agit pas, ici, de ma volonté. La mort de quelqu'un, surtout la mort d'un père, survenue brutalement, n'est pas un événement quelconque. Regarde, depuis cinq ans, tout va mal chez vous... depuis la mort de ton père. Selon les dires de ta mère, tu n'arrêtes pas de te mêler de sa vie, jusqu'aux détails qui ne te regardent pas ! Tu décides du droit de tout un chacun, ta soeur doit t'obéir, ta mère aussi. Et chaque fois qu'une chose te contrarie, tu te frappes la tête contre les murs. Ton eczéma flambe, ton bras est une plaie. Et tu me reproches de vouloir changer les choses... ce serait bien que les choses changent, qu'elles se dénouent mais hélas, je crains avoir besoin de ta collaboration... Si tu refuses, j'essayerai de me débrouiller autrement... En tout cas, ce mort, ton père, il a un mot à dire dans cette affaire !

Paul-Simon se gratte la tête, les bras, il me dirait quelques mots pour que je la ferme mais il est trop poli, trop bien élevé et surtout trop intelligent pour ne pas se rendre compte que ce n'est pas moi qui me suis mêlée de leurs affaires mais que ces affaires sont devenues insupportables pour sa mère, pour eux tous, dans leur vie de tous les jours. Car Paul-Simon

développe une jalousie pathologique : il contrôle les sorties de Mme X., lui demande des comptes (où elle va, avec qui, l'heure précise à laquelle elle rentrera à la maison, il guette ses conversations téléphoniques, les moindres gestes de la mère provoquent un tollé de soupçons chez le fils). Récemment il a inspecté les tiroirs de linges de sa mère, un scandale s'en est suivi. Il manifeste un comportement plus qu'autoritaire envers sa sœur qui commence à avoir peur de lui. En parallèle, il continue à s'arracher les cheveux, à se frapper la tête contre les murs et à gratter, jusqu'au sang, son eczéma. Ce sont d'ailleurs les raisons qui ont décidé Mme X. de venir consulter. Comme Paul-Simon connaît très bien ces détails, il n'ose pas m'accuser directement de me mêler de leur vie... seulement il sait aussi que Mme X., sa mère, est assez contente de la rupture des relations avec sa belle-famille. Et dans cette famille paternelle, la position de Paul-Simon est très importante ! J'y reviendrai.

Dix jours plus tard, deuxième séance...

Paul-Simon, sa soeur, leur mère et une amie de la mère reviennent d'une croisière en Italie, ils ont passé des vacances confortables. Même si Paul-Simon n'a pas su s'abstenir entièrement et il a lancé quelques observations moralisatrices à sa mère, il n'y a pas eu d'incident marquant.

Paul-Simon : Bon, je viens vous voir parce que ma mère insiste, enfin, elle m'oblige, m'amène ! Mais je suis convaincu que je n'ai pas besoin de vous, je n'ai pas besoin de voir un psy ! Ma mère prétend que je n'ai pas fait le deuil de mon père... Personnellement, je pense l'avoir fait, je ne comprends pas l'attitude de ma mère...

I.T. : Ton père donc est mort il y a cinq ans. Au fond, tu as raison... pourquoi ta mère insiste tellement pour que tu consultes un psy ?

Paul-Simon : Elle dit que je suis très jaloux !

I.T. : L'es tu vraiment ?

Paul-Simon : Disons que je ne supporte pas les regards des hommes, quand il s'agit de ma mère. Une colère s'empare brusquement de moi, j'explose ! J'ai envie de les tuer, tous, de les éventrer, les étripier ! Dans ces cas-là, soit je deviens méchant, soit je reste calme mais je bouillonne !

I.T. : Penses-tu ressembler à ton père ?

Paul-Simon : En ce qui concerne la jalousie, non, pas du tout. Papa n'était pas jaloux... mais je lui ressemble d'autres points de vue... il était anxieux, comme moi... hum, hum... (se gratte)... je ne me souviens presque plus...

I.T. : Mais que te rappelles tu de tes parents ? Est-ce que tu te rappelles... par exemple, une dispute ?...

Paul-Simon : Humm... oui ! Des disputes par rapport à moi (fronce les sourcils, cherche un souvenir précis). Voilà : papa était fort exigeant, voulait de très bonnes notes partout, pour un 17, il me grondait. Maman, par contre, prenait toujours ma défense...

I.T. : Si je comprends bien, tes parents n'envisageaient pas l'école de la même façon... Peut-être pas seulement l'école... As-tu encore d'autres souvenirs ?

Paul-Simon : Des histoires racontées par mon père... des histoires de famille. Mon grand père paternel, le colonel, a été capturé par les communistes et enfermé dans un camp de redressement. Mon père a ramassé de l'argent pour payer sa libération. Ensuite les choses se sont embrouillées, il s'est passé un sale truc. Un grand oncle du côté paternel avait un fils, ce fils a pris l'argent pour la libération de mon grand père, il a promis s'occuper du problème, il est parti mais... il a utilisé cet argent pour libérer de détention son propre père — ce père n'était pas tellement en danger car il n'avait aucune fonction importante, tandis que mon grand père, le colonel, risquait sa vie dans ce camp. Pour ramasser cet argent, mon père a interrompu ses études de médecine, a du travailler dur, ultérieurement il les a reprises. Cela se passait quelques années avant le mariage de mes parents. Donc mon père a fini ses études, il a épousé ma mère. La femme du colonel, ma grand' mère paternelle, avait réussi à s'enfuir en France avec ses trois enfants : mon père, sa soeur et leur frère, celui qui habite actuellement Londres. Mon grand père est resté dans le camp...

I.T. : Est-il mort dans ce camp ?

Paul-Simon : Non, il est mort en France, en 199..., j'étais petit, je ne l'ai presque pas connu. Mon grand père est arrivé en France tard, il était fort malade, un cancer de l'intestin.

I.T. : Je vois que tu es au courant de l'histoire familiale...

Paul-Simon : Partiellement, c'est mon père qui m'en a raconté des bribes. Je sais aussi que ce grand père paternel, le colonel, avait été diplomate à la cour de la Grande Bretagne, bien avant la deuxième guerre mondiale.

I.T. : Dis moi, Paul, combien d'hommes sont encore en vie dans ta famille paternelle ?

Paul-Simon : L'oncle de Londres, frère de mon père et mon parrain, homme d'affaire de son métier... il me semble qu'il a une banque, je ne sais pas très bien. Je le vois extrêmement rare, parfois je lui écris un mail, parfois il me répond. Une branche de la famille est aux Etats Unis, je ne les connais pas car je ne les ai jamais vus. A Paris, il y a le mari de la soeur de mon père, il vient de prendre sa retraite, homme d'affaires lui aussi, haut cadre dans une grande entreprise...

I.T. : Et si on demandait l'avis de l'oncle de Londres ? Si on lui demandait ce qu'il pense de ta jalousie ?

Paul-Simon : Ah, vous n'avez pas compris les choses ! Entre ma famille paternelle et ma famille maternelle il y a une vraie guerre, une guerre sans merci... Bon, peut-être « guerre » n'est pas le mot mais disons... une totale ignorance... comment vous expliquer... du côté de mon père, nous sommes d'une lignée royale, même impériale... le père du mon grand père (le colonel) était le premier ministre de notre pays !

I.T. : D'autant plus il serait important de parler avec l'oncle de Londres, il pourrait servir tes intérêts...

Paul-Simon (agacé, lève la voix) : Madame, pourtant les choses sont simples : dans ma famille paternelle, mes ancêtres se mariaient entre eux, par exemple, un homme épousait sa cousine. Je sais aussi que ma grand' mère paternelle a eu 32 frères et soeurs car le père de cette grand' mère était polygame !

I.T. : C'était la loi !

Paul-Simon : Pas la loi, madame, la coutume ! La tradition ! Ils sont catholiques depuis un moment mais ils sont aussi bouddhistes. Pour les morts, par exemple, ils font des autels avec des photos, des bougies, un objet qui a appartenu au mort, ils brûlent des essences de plantes. Mon grand père paternel était croyant, il a été enterré dans un cimetière catholique parisien, très bien, c'est-ce qu'il a souhaité ! Il n'empêche que ma grand' mère (sa femme) lui dresse des autels chaque année à l'anniversaire de sa mort...

I.T. : Il a quel âge, ton oncle de Londres ?

Paul-Simon : Deux ans de moins que mon père, il a... 53 ans...

I.T. : Tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas ? A-t-il des enfants ?

Paul-Simon : Non, il n'est même pas marié !

I.T. : Tiens, puisqu'on parle mariage : si ta mère épousait un homme du pays de ton père, tu serais aussi en colère ?

Paul-Simon (silence) : Je ne me suis jamais posé la question... (silence)... je serais... peut-être je ne serais pas aussi violent... ni aussi jaloux ! Je ne sais pas pourquoi...

I.T. : Sais-tu ce que votre tradition dit d'une femme veuve ?

Paul-Simon : Bien sûr ! Elle doit épouser le frère du mort...

I.T. : Si j'ai bien compris, ton oncle de Londres devrait épouser ta mère, il aurait l'obligation de le faire, de s'occuper d'elle et de ses enfants !

Paul-Simon (éclats de rires) : Cela est la chose la plus impossible de tout ce qu'on pourrait imaginer ! Ca alors... mon oncle ne peut pas blairer ma mère !

I.T. : Très bien, à ce que je vois, pas moyen de parler à ton oncle ! Pourtant tu es le premier héritier mâle des hommes de cette famille !

Paul-Simon : Attendez... au fond, je n'y ai jamais pensé (long silence) — il se pourrait que vous ayez raison...

D. Vignette clinique. Carla où « Vous êtes une drôle de psy, Mme... »

D1. Premier et deuxième entretien. Des parents suffisamment bons devant une interminable crise d'adolescence...

Agée de 15 ans, Carla est élève en 2^{nde} dans un lycée cossu, trilingue. Grande, aux yeux bleus, elle me regarde droit en face et décharge sa mitraillette : « *Ca fait deux ans que je suis anorexique-boulimique à tendance suicidaire* ».

Je réponds : *Dieu merci, quel beau diagnostic ! Si tu ne me l'avais pas dit, j'aurais mis du temps à comprendre... Et si on faisait d'abord connaissance ?*

Carla se tait, mécontente, mais ne trouve pas une réplique pour me remettre à ma place — obligée de s'abstenir, elle garde la sienne. Ses deux parents l'accompagnent : Mme K. transpire l'inquiétude, Mr. K., plutôt réservé, semble ne rien comprendre à ce qui arrive à leur fille. Il n'est pas favorable aux psys, est même légèrement agacé... Habitué à vendre et à acheter sur plusieurs continents, à négocier avec des gens de pouvoir, à tenir compte d'innombrables intérêts, à faire des calculs, à gagner et à perdre, Mr. K. ne trouve aucune stratégie avec les psys. Il n'arrête pas de demander un avis professionnel, une hypothèse, une opinion, concernant le comportement de Carla, son évolution. Mais voilà que les spécialistes l'écoutent, lui renvoient, vaguement, les questions en prenant, bien sûr, des gants, hochent la tête et restent silencieux... à tel point que Mr. K. commence à se sentir persécuté ! Lui, un *self-made man*, homme d'affaires et père banal ! La famille a une situation matérielle au dessus de la moyenne car Mr. K. est cadre commercial dans une multinationale. Mme K., opticienne, a repris avec sa sœur la boutique de leur père. Ils ont deux enfants : Carla, l'aînée, et Théo, le cadet, âgé de 13 ans.

« En janvier 2004 — raconte Mme K. — on s'est rendu compte que notre fille avait de gros problèmes alimentaires : elle mangeait et vomissait, ne mangeait plus pendant quelques jours, mangeait à nouveau et vomissait. Elle s'automutilait aussi. Pendant dix mois on a consulté Mme X. en privé, dr. Y. dans un centre de consultations, Mme Z.... Depuis un moment on voit Mme A.... Carla a été hospitalisée pendant 2 semaines — elle a vu le dr. B.

qui lui a prescrit des antidépresseurs. L'hospitalisation a été une expérience terrible — jamais elle n'a autant vomi et ne s'est autant mutilée que pendant ces deux semaines-là, à l'hôpital. Les problèmes alimentaires de Carla duraient depuis un an et demi, les automutilations aussi — on ne s'en était pas rendu compte ! Les vacances d'été 2004 se sont passées tant bien que mal, en septembre c'est reparti de plus belle ! Nous ne savons plus comment il faut s'y prendre ! Notre fille s'isole dans sa chambre, passe des heures à ne rien faire, s'automutile, regardez son bras gauche, la peau n'arrive même plus à cicatriser... ».

Mr. K. est entièrement d'accord avec sa femme. C'est un homme grand, souriant, légèrement ironique, bien habillé — d'ailleurs tous les trois sont habillés avec une discrète élégance. Mr. et Mme K. doivent être des parents « cool » qui ont essayé de comprendre leurs enfants, les écouter, leur faire confiance. Brusquement ils ont senti que leur fille leur échappait — plus précisément : qu'elle leur avait déjà échappée ! Ils ont commencé à chercher de l'aide à droite, à gauche, à demander des explications. Petit à petit, ils ont eu l'impression d'être des mauvais parents. Il ne s'agissait pas du fait d'avoir commis telle ou telle faute car ils savaient pertinemment qu'ils n'avaient pas été toujours disponibles, toujours prêts à répondre, toujours... N'empêche que cette sensation malsaine d'erreurs secrètes qu'ils auraient commises à leur insu, cette sensation devenait de plus en plus insupportable. Si sa femme n'avait pas insisté, Mr. K. ne serait plus venu à cette consultation !

« La chambre de Carla est apocalyptique, continue Mme K., le bordel dans toute sa splendeur : de la vaisselle mélangée avec du linge sale et propre, des feuilles, des manuels scolaires, des CD et des cassettes, en vrac, pas moyen de faire un pas sans écraser un objet. Je ne souhaite pas que tout soit nickel mais la chambre de notre fille ressemble à une poubelle... ».

Carla prend du Zoloft 50, 2tb par jour. Je lui demande comment les choses se passent en classe. Brusquement elle commence à raconter, elle n'aime pas les « bouffons » (ceux qui s'amusent comme des gamins), ni les « intellos » (ceux qui bossent comme des fous), entre les deux il n'y a rien, de toute façon elle se sent mal à l'école, oui, elle a des copines, les garçons sont cons...

I.T. : Comment est-ce qu'il t'est venu à l'esprit l'idée de vomir ?

Carla : Une camarade de classe avait essayé de maigrir par cette méthode, cela avait marché, j'ai donc essayé à mon tour !

I.T. : Et à part l'expérimentation de cette fameuse méthode si efficace, est-ce qu'il y a d'autres choses originales qui te passent par la tête ?

Carla (fiévreuse) : Oui, plein ! Par exemple : que mes parents se font tuer par un sadique, je rentre de l'école, je vois du sang partout, sur les murs il est écrit avec le sang de mes parents « toi, je t'attends et quand je t'aurai, je te ferai ça et encore autre chose », ensuite j'imagine des terroristes et des prises d'otages, ou que je suis fille de parents pauvres et maltraitants ! et je me mutile en écrivant sur mon bras « love », « haine » ! et j'ai encore une idée qui m'obsède, m'envahit : on ne peut pas être complètement heureux si on n'a pas atteint le bas, le fond... et le suicide m'attire !

I.T. : Nous voilà en plein christianisme dostoïevskien : le sublime advient quand on touche le fond du gouffre ! La belle affaire ! Remarques, le fond du gouffre, on y est vite !

Carla : En plein... quoi ?! mes parents ne sont pas religieux du tout !

I.T. : Tes parents sont « cool » : aucune aspérité, ni difficulté... ils s'aiment, ils vous aiment, ils sont beaux, gagnent bien leur vie, se parlent, vous parlent, vous écoutent. Parfois ton père s'énerve mais ta mère le calme...

Mme K. (m'interrompt) : Carla dit souvent : « tout est trop bien à la maison »...

I.T. : Naturellement, la planète va trop bien, il faudrait un coup de pied dedans, n'est-ce pas... Si on crève, tant pis, si on survit on sera obligé de réfléchir, le monde serait à refaire. Pour de vrai ! Seulement voilà, même si ce monde n'est pas parfait, nous les quelques uns, nous souhaiterions y vivre encore pendant un moment !

Mr. K. éclate de rire. Il n'aurait pas su mieux dire. Je propose une psychothérapie pour Carla. J'explique en quelque mots quelques règles.

Carla : Et si je refuse ?

I.T. : Je ne peux pas te mettre des menottes pour t'attacher. Mais on te les mettra tôt ou tard ! Tu seras enfin heureuse au fond du gouffre ! Dans les Carpates on dit que Dieu ne frappe pas par des coups de bâton !

Carla : C'est pas drôle ce que vous dites !

I. T. : En revanche, ce que tu fais, c'est vraiment drôle ! Cela prouve qu'il n'y a d'égalité que devant Dieu... Ici sur terre, il n'y en a pas !

Carla voudrait répondre mais, encore une fois, elle n'arrive pas à charger sa mitraillette. Je fixe un rdv dans une semaine. Plus tard j'apprendrai qu'en sortant de mon

bureau Mr. K. aurait exclamé : « *Ce sera cette dame ou personne ! Si cette dame ne peut rien faire pour Carla, personne ne le pourra !* ».

Ce fut la première séance.

A la deuxième, Carla me fit, d'emblée, une... faveur : elle avoua qu'au plus profond de son âme, elle ne souhaitait pas mourir, seulement être considérée comme morte et voir la réaction de ses proches, surtout ses amis. Elle raconta une boum : dans le grenier aménagé d'un collègue de classe « *on a bu de la vodka, on s'est éclaté, on est monté sur les toits, ivres morts, c'était extra, je sais, on aurait pu tomber, c'est con, débile mais génial !* »

I.T. : Un « extra » d'os cassés et de cerveaux éparpillés sur le macadam...

Carla (m'interrompt) : Vous savez quoi ? Si je veux vous dire « merde » je vous dis « merde » !

I.T. : Ici on peut tout dire !

Carla : Alors je vous raconterai autre chose : ma meilleur amie, Alicia, ne doit plus me parler ! Sa mère a reçu un coup de fil anonyme comme quoi je touche à la beau ! Cela n'est pas vrai...

I.T. : Mais l'expérience te tente et, avec un peu de chance, une première dose pourra être aussi une overdose, choc anaphylactique, amen !

Carla (rit... jaune) : Arrêtez, ça va, vous avez gagné ! Mais je ne le dirai à personne — sauf à vous !

I.T. : Ecoutes bien, petite idiote : je ne serai jamais ta complice dans l'essai de l'ecstasy, du cannabis, du shit...

Carla (m'interrompt, stupéfaite) : Quoi ?! Vous le savez ? Ca alors...

I.T. : J'ai fait un stage chez un vieux Juif Egyptien, il m'a appris à lire les pensées ! Dis-moi, combien de cachets d'ecstasy as-tu achetées ?

Carla : Justement, pour l'instant je ne les ai pas mais je les ai commandés à un camarade de classe ! J'en ai demandées six — maintenant vous savez tout !

I. T. : Demain tu iras le voir et tu annuleras ta commande. S'il ne te rembourse pas l'argent, tant pis, ce sera le prix de ta connerie !

Carla : Je ne l'ai pas encore faite, la connerie, je jure !

I.T. : J'en conviens ! arrête de jurer et fais ce que je te dis !

Carla : Sinon ?

I. T. : Sinon, je téléphone à tes parents, au directeur de l'école, j'informe la police — après tout, la vente de la drogue est interdite dans ce pays ! Surtout dans une école !

Carla : C'est de la... de la délation !

I.T. : Pas du tout puisque je t'informe ! Va chercher dans un dictionnaire la définition du mot « délation » dans plusieurs langues européennes. Puisque tu étudies les langues ! On en discutera après !

Carla : On ne s'en sort pas avec vous ! Pourtant... je connais les psys !

I. T. : Moi aussi !

Carla : Et je ne les aime pas !

I. T. : Moi non plus !

II. Commentaires concernant les vignettes cliniques.

Je n'ai pas choisi ces vignettes cliniques selon des critères définis. Peut être le seul critère a été la variété : aucune ressemblance entre Amalia, Zayna, Paul-Simon et Carla. Pourtant, ils ont un certain nombre de choses en commun : tous nés en France, tous natifs de langue française, tous scolarisés en France. Certains bilingues, d'autres pas.

La première différence, radicale, est celle de leurs noms (et prénoms) respectifs.

De leurs familles aussi.

De leurs filiations et de leurs appartenances.

En tant que personnes (pris individuellement), ces patients sont aussi très différents : leurs tempéraments, leurs caractères, leurs fractures psychologiques, leurs transformations à travers les événements de leurs vie, la construction de leurs identités à travers leurs histoires (périples) personnels et encore d'autres éléments font qu'il me serait difficile de les ramener, tous, au plus petit multiple commun en matière de théorie.

Vignette A. Amalia, la « possédée ».

La mère d'Amalia a accompagné sa fille en consultation quelques mois après sa première visite, celle où elle a fait ma connaissance tout en me demandant un avis. Amalia est venue me voir une douzaine de séance, d'abord une fois par semaine, ensuite une fois tous les 15 jours. Cela a couvert à peu près 8 mois (vacances scolaires incluses). Je pense que cette thérapie (si je peux l'appeler ainsi) s'est joué à la première séance, la séance de « l'évaluation ». Mme T. avait testé mes capacités d'entendre. « Entendre », dans ce cas-précis, signifiait entendre la pensée portugaise concernant les manifestations d'Amalia, accepter une étiologie locale, l'accepter telle quelle, comme la pluie et le vent. Accepter aussi l'exigence de la mère (*« ne dites rien de tout cela à ma fille, elle a tout oublié, l'histoire s'est arrangée — nous, on s'est occupé du mort, occupez vous des états d'âme de ma fille, de ses*

problèmes psychologiques... si elle en a ! »). Disons que cette première séance faisait surgir au moins trois registres, à travers ce qu'on appelle « crise d'adolescence » :

a. — le registre d'une **affiliation d'origine**, par l'étiologie locale portugaise (trouver le sens d'un désordre psychologique pour ensuite penser un remède nécessite la prise en compte des références précises ; dans le cas d'Amalia, les références culturelles fournissent le matériel qui permet la construction d'un « diagnostic » ; c'est par le biais de cette « crise de possession » que l'identité portugaise d'Amalia se parfait et se renforce, comme identité de noyau).

b. — le registre d'un **questionnement personnel**, spécifique à l'âge de la puberté (« *comment vais-je m'en sortir, est-ce que vais réussir ma vie, quand et comment rencontrerai-je mon premier amour, est-ce que l'école m'aidera à réussir ma vie, il faut absolument que je la réussisse, j'ai des difficultés en mathématiques, vers quel métier devrais-je m'orienter...* »).

c. — le registre de **la fin de vie d'un humain et du devenir des morts** ; pour Amalia, il s'agit d'une première confrontation avec le décès d'un proche (un ascendant directe dans la lignée féminine, cette grande mère maternelle dont Amalia est la première petite-fille), cette confrontation fait surgir la question de la succession des générations, selon une loi implacable car naturelle, peut être la seule impossible à contourner, ni transgresser, par les humains ; un ascendant proche qui meurt, au delà de la douleur que cela inflige au membres de la famille, oblige les vivants non pas à s'en souvenir mais à respecter ce qu'une culture (un groupe humain) a établi à travers les générations ; si nous sommes naturellement mortels, nous sommes culturellement obligés de traiter les morts et avec les morts ; autrement dit, nous sommes donc obligés d'agir ; et si un mort peut intervenir, exiger, accuser, il peut aussi protéger... c'est-ce qui dit le rêve d'Amalia, un rêve de dénouement (la grand' mère lui apparaît en rêve et elle dit : « tout ira bien si vous restez ensemble, je veillerai sur vous ») ; après cette séance, Amalia est encore venue une ou deux fois ; elle m'a annoncé que sa vie avait changé : « *Mme, j'ai grandi... d'un coup, je ne saurais pas vous l'expliquer...* ».

Inutile de préciser que je n'ai plus revue la mère d'Amalia. La fille se présentait seule, à chaque séance. On a décidé ensemble de la fréquence des séances, des horaires. Quant à la durée d'une séance, elle était d'à peu près d'1h et jamais en dessous de $\frac{3}{4}$ h.

Vignette B. Zayna, le matricide.

Ce premier entretien avec Zayna m'avait laissé perplexe. Je travaillais à l'époque en tant que psychologue-psychothérapeute dans un Centre de consultation pour adultes. J'étais aussi en pleine rédaction de ma thèse de doctorat sur un dispositif spécial de torture, j'allais tous les mardis à la consultation d'ethnopsychiatrie du Centre « Georges Devereux ». Depuis deux ans, je faisais des supervisions, en privé, avec le professeur Nathan. J'avais une pratique clinique fort variée, j'avais travaillé 16 ans en Roumanie, 7 ans en France, toujours comme psychothérapeute. Inutile de préciser que je n'avais jamais rencontré le cas d'une personne qui, à 8 ans, avait tué sa mère à coup de fusil ! Le début de mes supervisions avec Tobie Nathan remonte en mai 1996... Le bureau du Professeur était peuplé d'une multitude d'objets venant de tous les coins du monde, un bazar d'objets de taille et de nature différente, des statuettes, un chapelet d'agumaga⁵, une croix copte, des objets de divination, des objets rituels. Il y avait aussi une bibliothèque, elle couvrait quelques continents et autant de siècles. C'était un espace étrange, aussi bien un laboratoire de recherche qu'un carrefour où l'on se pose pour examiner les choses et les êtres, les chemins à prendre. Des questions foisonnaient, des hypothèses surgissaient pour s'écrouler à la séance suivante. Les patients brisaient les théories, on passait au crible les moindres faits et gestes. Je me rappelais des vieilles paroles, il en connaissait d'encore plus vieilles, souvent en hébreu. On s'attardait sur un nom, on déployait les étymologies, on dessinait des généalogies (je saisisais la mienne, incomplète, trouée). Dans sa salle d'attente, en désordre, des thèses de doctorats, des mémoires de Master, un chapeau colonial en paille sur un porte-manteau. J'aimais bien ce temps d'attente où je pouvais examiner les objets, ouvrir un livre ou le manuscrit d'un ancien thésard, essayer le chapeau en paille. L'histoire de Zayna me semblait démesurée, irréelle, impossible. Rien n'était moins sur que de démarrer un travail psychologique avec cette jeune femme qui m'apparaissait issue de nulle part, captive dans son geste définitif. Je ne me voyais pas me trousser les manches, reconstituer son histoire et celle des siens, prendre une piste. Partir d'où ? De son enfance ? De ses relations avec ses parents, avec sa mère surtout, jusqu'à l'âge fatidique de 8 ans ? Du mariage de ses parents ? Lui demander de faire « des associations libres », de verbaliser ses émotions, ses ressentis ? Raconter ses souvenirs ? Ses rêves ? Est-ce qu'elle en faisait, des rêves ? Lui expliquer le fonctionnement d'une psychothérapie ? Quelle psychothérapie ? Zayna en était spécialiste, avait connu un tas de psys, n'y croyait plus à nos affaires, ni aux pilules des médecins. Sa démarche de robot, sa façon répétitive de raconter le même évènement, à l'infini, ses changements d'expression, me laissaient perplexe. J'avais

⁵ chapelet long d'un mètre « composé de 8 éléments groupés en deux branches de quatre et reliés par une chaînette (...) ou simplement fixés sur une cordelette » ; les 8 éléments sont des noyaux d'avini (un fruit), ils sont fixés 4 concaves et 4 convexes, voir Maupoil B. (1936), *La Géomancie à l'ancienne Côte des Esclaves*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1988, p. 198

connu des patients difficiles, bien sûr, mais celle-ci me paralysait. Non pas que son histoire m'impressionnait, en tout cas, cela restait secondaire, je n'étais plus innocente en matière d'affaires humaines. A travers ma pratique et mes formations, assez longues, j'avais connu des cas de meurtres familiaux (le frère qui tuait le frère, père et fils qui s'entretuaient, l'homme qui tuait la femme ou son rival, par jalousie), des conflits sur plusieurs générations, des transgressions graves. En plus, je travaillais avec des survivants d'une expérience spéciale de torture.⁶ Mais je rencontrais pour la première fois une jeune femme de 26 ans qui avait tué sa mère à 8 ans, pour ne pas parler du reste de l'histoire, la sienne personnelle, celle de ses parents. J'avais d'autres cas en chantier avec Nathan, des enfants autistes, des familles composées ou recomposées selon des logiques qui m'échappaient, pas uniquement des étrangers mais aussi des français « de souche », comme on dit. Je trouvais quelques idées, Nathan m'en donnait d'autres, les miennes étant, pour la plupart, mauvaises ! Mais Zayna me semblait un cas pour un thérapeute inconnu à toute adresse. Un soir tard, le Professeur me conduisait vers la sortie du petit jardin devant sa maison, je me suis arrêtée brusquement et, en quelques phrases, je lui ai dit qu'il m'arrivait une situation impossible, je voudrais m'en débarrasser donc je pensais la lui envoyer au « Centre Devereux » ou ailleurs — et je lui ai raconté l'histoire de Zayna. Il a ri doucement : *« mais enfin, voilà une situation qui vaut la peine que l'on s'y plonge !... tu t'en occuperas — on s'en occupera ensemble ! ne t'en fais pas, il y en a pour un bon moment, j'ignore ce que l'on peut faire mais ce n'est pas une raison de laisser tomber. Tu lui diras que tu travailles avec moi ! Et saches que dans une telle situation on part, d'emblée, perdant ! »*

Fragments de supervision.

I.T. : Après ces premiers échanges où j'avouai ma sidération devant le destin, le maktoub, le sort ou la malédiction, bref, devant ces forces non humaines qui s'emparaient des humains, il y a eu un déclic, Zayna semblait soulagée d'un poids. J'ignorais pour combien de temps et je ne me faisais pas d'illusions. A la séance suivante Zayna était joyeuse... je ne comprenais plus rien! Je l'entendis se dépêcher, en bas, dire aux secrétaires *« elle m'attend, je suis un peu en retard »*. Zayna fit irruption dans mon bureau, tira une chaise à côté de mon fauteuil et sortit quelques photos : ses parents, ses frères et sœurs... ensuite elle ajouta, victorieuse *« et ici voilà une lettre de mon père ! On ne s'est pas vu, pas parlé, pas écrit depuis des lustres !... et voilà qu'une lettre arrive, il dit que nous, les enfants, nous l'avions rejeté, incroyable, il a tout oublié ! Regardez ma réponse, j'ai mis deux jours pour l'écrire... lisez-là, allez, lisez ! »*. Elle écrivait à son père que ses enfants ne l'avaient pas rejeté mais que

⁶ Talaban Irena (1999), Terreur communiste et résistance culturelle. Les arracheurs de masques, Paris, PUF, 1999

lui, s'était mis à boire après avoir perdu son travail, qu'il frappait, parfois, leur mère... Qu'elle, Zayna, comprenait que leur mariage ne devait pas être évident car ils appartenaient à deux mondes trop différents, trop lointains, radicalement étrangers l'un à l'autre. Elle continuait, en soulignant qu'elle ne pouvait pas oublier le passé, surtout cet événement précis du passé. Ensuite elle m'a parlé de sa passion pour les photos, de ses échecs, du fait qu'elle devait renoncer à ses études d'Histoire car triplé la 2^e année, ensuite de ses démarches auprès des services sociaux pour consulter le dossier de son placement (après « l'évènement » toute la fratrie a été placée), et encore ce « passée » impossible à oublier, bref un moulin à paroles! Elle a fini par son « *vous voyez ce que je veux dire* ». J'ai répondu que j'allais me renseigner, que j'allais voir un vieux professeur, quelqu'un que j'avais connu il y a longtemps, un Juif d'Egypte... et que je lui parlerai de cette histoire...

T.N. : Je ne sais pas comment je ferais avec Zayna! Il faut partir du principe que tout est perdu — donc, s'il y a des bonnes choses qui se passent, ce sera un cadeau, de l'inspiration, de la chance. Pour commettre l'acte qu'elle a commis, il faut avoir une force d'une nature spéciale. Cette force il faudra la ramasser et l'enterrer. D'abord tu lui diras ceci : « tu as tué ta mère, trop de monde le sait, à partir de ce moment, cela devient un secret entre nous, tu me l'as raconté à moi et il ne sortira plus d'ici ! » Sinon, elle n'arrêtera pas d'en parler et les autres deviendront fous! Avec cette histoire, elle sème l'effroi autour d'elle...

I.T. : C'est déjà fait, personne ne la supporte, ni sa famille, ni les professionnels. Muriel, la psychiatre, est embarrassée, elle a essayé plusieurs antidépresseurs, je sais qu'il est difficile de trouver la bonne formule chimique mais dans ce cas précis...

T.N. : Donc il faut partir de l'idée qu'on est perdant. Quand elle vient et on peut travailler avec elle, il faut comprendre cela comme une chance. De toute façon, si on gagne (si on peut aider Zayna), c'est contre le destin. Il n'y a pas d'autre solution. Peut être Zayna est vouée à la terre, comme Oreste... tu connais l'histoire d'Oreste...

I.T. : Oreste, le Grec ? Il a tué sa mère Clytemnestre pour venger son père Agamemnon, roi de Mycènes. Clytemnestre avait un amant, Egisthe, ils avaient tué Agamemnon ensemble. Oreste était encore enfant et c'est Electre, sa soeur, qui l'a aidé à s'enfuir. Une fois adulte, Oreste revint venger son père et il tua sa mère. Mais après ce meurtre, la cité se dressa contre lui car, quoi qu'il arrive, on ne tue pas sa mère... Ensuite Oreste fut tourmenté par les esprits, par les Erinyes... je pense que c'est cela mais je

vérifierai.⁷ En fait, dans la Bible, quand Caïn tue Abel, Dieu maudit Caïn, il le maudit par la terre, la terre qui a reçu le sang du frère.

T.N. : Seulement nous ne sommes pas dans la Bible ! Et les Erinyes ne sont pas des esprits mais des êtres fabriquées avec de la terre et du sang : le sang du meurtre tombe sur la terre, cela engendre les Erinyes. Oreste est tourmenté par ces êtres de sang et de terre... Même si ce meurtre était une vengeance juste, les dieux avaient manifesté leur horreur par rapport à un tel acte.

I.T. : Effectivement, il n'y a qu'Apollon qui n'abandonne pas Oreste, car c'est Apollon qui lui a conseillé de se venger.

T.N. : Voilà : la suite est qu'Apollon dit à Oreste qu'il doit aller chercher la statue d'Artémis et là, il sera complètement guéri ! Artémis, la déesse de la chasse...

I.T. : ... associée à la Lune, alors qu'Apollon est dieu du Soleil ! Artémis, soeur jumelle d'Apollon, tous les deux enfants de Zeus, règne sur la nature sauvage, les terres en friches, les animaux, bref, on peut dire : à la frontière du monde civilisé... Oui, c'est ce que Zayna est, une sauvageonne — en tout cas, on peut la penser ainsi !

T.N. : Voici donc l'interprétation : il faudra mettre la statue d'Artémis (la sauvagerie) dans le temple d'Apollon (la raison, la beauté). Autrement dit : transformer un meurtre sauvage, le mettre à un endroit d'où il ne puisse plus nuire... à Delphes, dans le temple d'Apollon. Purifier un meurtre sauvage! Et quel meurtre!... un matricide, chose impensable. Si elle l'a fait, c'est qu'elle a obéi à une force qui n'est pas humaine — il faudrait l'identifier...

I.T. : J'ai compris la logique de cette interprétation mais, techniquement parlant, comment fabriquer la statue d'Artémis dans le cas de Zayna ? Et la mettre... où ?

T.N. : Je vais te dire comment fabriquer cet objet : prendre du sang d'un accidenté ou de la victime d'un meurtre, l'enfermer dans une bourse et l'enterrer en pierre pour qu'il ne puisse plus sortir ! Pas en terre, car le sang, le sang d'Ouranos, féconde la terre, cette fécondation engendre les Erinyes⁸, elles te poursuivent, te tourmentent, surtout pour un meurtre de ce genre. D'ailleurs Oreste faisait des crises de folie...

I.T. : Oui, je vois ! Fabriquer un tel objet, ici en France et à l'heure où l'on parle, c'est simple comme bonjour — mais passons! Il y a aussi l'histoire de sa famille paternelle : M. B. (le père de Zayna) a perdu son propre père à l'âge de 4 ans. Ayant à peine 18 ans et chef de famille, il a fait un mariage coutumier, sa femme ainsi que son premier enfant (un fils)

⁷ Grimal P. (1951), Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine, Paris, PUF, 1979, p. 329-331

⁸ idem, p.61 et 334

meurent à l'accouchement. Il part en France, il épouse une française, son premier fils meurt à l'accouchement. Quatre enfants suivent, dont Zayna la dernière, Zayna, « l'inachevée » et... elle tue sa mère. Peu après, M. B. dit à sa fille : « tu as tué ma femme, tu vas tuer aussi la suivante... », drôle de remarque... paternelle ! Ensuite il se remarie avec Dudja, une femme de Constantine, d'une famille fort traditionnelle, ils vivent en France, ils ont trois enfants. Elle le quitte, il repart à Constantine où il vit en ce moment, remarié pour la quatrième fois... de ce dernier mariage, il y a cinq enfants vivants et deux filles, jumelles, mortes à l'accouchement. Résumons : 4 femmes (dont deux mortes), 12 enfants vivants, 4 enfants morts. Ce monsieur a un prénom fort chargé en signification religieuse. D'ailleurs ils ont tous de tels prénoms, dans la famille. Les malheurs s'abattent sur eux, au moins depuis deux générations... Et j'aimerais bien voir Freud, sa descendance et sa dissidence mettre de l'ordre dans tout cela !

T.N. : Freud est un spécialiste dans l'ethnopsychiatrie des Juifs viennois ultra riches du 19e ! En fait, la psychanalyse est une ethnopsychiatrie ! Rien à voir avec l'histoire de Zayna. Je pense que cela déraile, chez eux, depuis plus que deux générations et ce n'est pas une mince affaire. Voyons... il faudra reconstituer l'histoire de la famille paternelle, ce sera un vaste puzzle. Constantine, une des plus anciennes villes du monde, ville des oulémas⁹, est un endroit saturé religieusement. Sa première femme et l'enfant Mohamed meurent à l'accouchement, ici plusieurs interprétations sont possibles : vengeance des dieux car un pacte non tenu à la génération d'avant, ou alors une affaire de sorcellerie. Le père de Zayna doit en savoir quelque chose. Il se barre en France, épouse une étrangère, leur premier fils, Mohamed, meurt mais pas sa mère. Si cette mère avait été du pays, ou musulmane, il est fort possible qu'elle serait morte aussi. Dans l'hypothèse d'une vengeance divine, quelqu'un doit l'accomplir — c'est Zayna, elle tue sa mère. Ce serait donc une première interprétation, à construire, petit à petit, avec des pincettes car l'affaire est délicate. Il faut que Zayna arrive à se poser des questions, à se renseigner à droite, à gauche, qu'elle écrive au pays, qu'elle y aille, qu'elle discute avec la troisième femme de son père (celle qui l'a quitté). Une deuxième interprétation serait : Zayna a purifié sa mère, il fallait tuer le démon qui possédait cette femme... c'est aussi une interprétation au sens religieux mais elle viendra beaucoup plus tard... si jamais on arrive là ! Je te dis, on en a pour un bon moment....

(...).

Zayna est venue me voir pendant à peu près 3 ans. Une ou deux fois par semaine, face à face. Zayna avait réussi à décrocher un diplôme d'aide soignante, faisait partie d'un

⁹ oulémas, oulamas ou ulémas, transcription français de l'arabe 'ulamā, pluriel ālim, savants de l'islam, celui qui détient une connaissance matérielle du Coran et des traditions prophétiques, www.universalis.fr

réseau professionnel. Elle avait repris des relations avec sa famille, même avec sa belle-mère. Des relations oscillantes mais plus consistantes, régulières. Elle a eu deux expériences amoureuses qui n'ont pas duré. Zayna ne racontait plus son « passé » à tout venant. A plusieurs reprises elle a failli rompre avec moi. Elle est revenue, d'elle même, rien que pour me dire combien je suis mauvaise en tant que psy. Une fois, je lui ai dit combien elle était mauvaise, en tant que patiente. Je disais au Professeur que c'était un travail de Sisyphe, qu'elle devrait aller voir les vieux oulémas de Constantin, que j'avais un sentiment d'échec... dès qu'on tenait le bout d'un fil, tout s'écroulait la nuit suivante ! Le Professeur marmonnait « *oui, je vois, tu t'es battue avec elle et tu n'es pas morte ! elle a un métier, trouvera du travail... a même connu des mecs... et ta relation avec moi l'intrigue... on peut dire... qu'on a gagné un peu... contre le destin ! sinon... peut être était-elle vouée à la terre, comme Oreste... peut-être qu'on a échoué... mais Zayna a survécu ! et tu ne pouvais pas l'initier... !* »

Je l'ai rencontrée par hasard, dans la rue, quelques années plus tard. C'est elle qui m'a vue, m'a saluée.

« Vous ne me reconnaissez plus, Mme T. ? »

« Bien sûr je vous reconnais — je me souviens... combien j'étais une mauvaise psy ! »

Zayna avait toujours le rire joyeux. Nous échangeâmes un peu, comme des vieilles connaissances. Je la trouvai posée — résignée peut être ? Elle savait que je ne travaillais plus au Centre (s'était elle renseignée ? aurait elle essayé de revenir ? elle ne me l'a pas précisé...). Nous ne parlâmes pas de Constantine. J'ignore si elle y est allée ou elle ira un jour.

Si elle avait résisté aux quelques années de travail avec moi, tout en sachant qu'il y avait aussi le Professeur (contre qui elle se rebellait encore plus), je pense que cela était du à la première séance, celle du... destin ! Zayna était revenue faire une... recherche, à savoir : qui est ce psychanalyste (c'était sa perception des psys contemporains) qui parle du destin ? Qui est ce psy qui prétend qu'à travers le geste de Zayna des forces qui nous échappent se seraient manifestées ? Comment travaille-t-il, ce psy ? C'est autour de cet autre registre (le destin, la malédiction, les personnages mythologiques) qu'un intérêt s'est noué (on peut l'appeler « transfert ») — un intérêt assez fragile, toujours menaçant de disparaître, toujours réactualisé par un rêve (« *j'ai rêvé qu'une de mes nourrices se faisait enterrer une deuxième fois ! savez vous travailler sur les rêves ?* »), par une curiosité (« *le Professeur, ça va ? dites-lui qu'il ne peut rien pour moi, il vous aime bien mais moi, il ne me connaît pas !* ») ou par une engueulade (« *ça sert à rien de venir vous voir, votre Oreste, il est grec, moi, je suis*

française, laïque et j'ai fait des études, et votre Professeur, il ne pourrait pas me recevoir ? »).

Vignette C. Le petit prince asiatique, orphelin de père.

Paul Simon détestait les psy et je dirais qu'après la première séance il les détestait encore plus. Ce moment où j'ai essayé à faire leur connaissance, a produit chez lui un double mouvement : un intérêt pour les rituels d'enterrement (donc pour le traitement des morts) et un renforcement de sa résistance aux changements (« *pourquoi Mme voulez vous déranger les choses ?...* »). Concernant sa famille paternelle, Paul Simon dispose de suffisamment d'éléments pour me donner une leçon de droit coutumier.

En fait, cette thérapie (si je peux l'appeler ainsi) s'est nouée (et jouée) autour de l'urne des cendres de son père, urne qui ne trouvait sa place nulle part, dont la présence s'est manifesté à la première séance. C'est de cet objet encombrant que je suis partie. Je n'ai pas utilisé l'hypothèse classique d'un Œdipe mal tourné, mal fait, mal fini ou pas fini, et flambant à l'adolescence.

Je suis partie d'une hypothèse différente, à savoir : les morts, tels qu'ils « *surgissent dans l'existence des vivants* »¹⁰, les traitements des morts par les vivants. J'ai introduit cette hypothèse à la première séance, quand, délibérément, j'ai orienté l'échange sur l'enterrement de ce mort précis, Mr. X., descendant d'une famille aristocratique asiatique, immigré en France dans un contexte historique traumatique. D'ailleurs Mme X. se dépêche de raconter combien les femmes de sa belle famille sont « arriérées » (surtout la grand' mère paternelle, qui pratique encore des anciennes traditions concernant les morts en dressant des autels). Un enterrement suppose un rituel, des « techniques ». J'ai considéré « deuil » et « enterrement » comme étant liés, non pas en général mais dans le registre d'un système de représentations et d'actions collectives, d'appartenances des morts et des vivants à un groupe humain. Dans cette première séance la mère de Paul-Simon a réagit vivement (« *la pierre tombale, voilà un commerce malsain, ils s'enrichissent sur le dos des morts, les marchands des pierres !* »), elle a invoqué la dernière volonté du défunt, celle de rester parmi les siens ! De quelle manière ? Rester à travers leurs souvenirs ? Entretenir leurs souvenirs par un objet (l'urne) que l'on place, d'habitude, dans un cimetière ? Comment rester parmi les siens quand l'on est mort ? Et les vivants, comment vivent-ils avec un mort... à côté, dans le salon ? Selon une vieille coutume roumaine, un mort mal enterré se transforme en revenant et hante les vivants. Donc

¹⁰ Dagonnet F., Nathan T., *La mort vue autrement*, Institut Synthélabo, Le Plessis-Robinson, 1999, p. 101

un mort agit ! Profondément irrité par le fait de « voir un psy » mais aussi par la piste que j'avais ouverte à cette première séance (piste qu'il a saisi rapidement), gardien de l'honneur de la famille et de la mémoire de son père, Paul-Simon réagit en me reprochant que je me mêle des affaires qui ne me regardent pas (« *au fond, qu'est-ce que vous voulez ? pourquoi fouiller les choses qui ce sont arrangées, posées ?...* ») ! En effet, leurs affaires ne me regardent pas ! N'empêche qu'ils consultent parce que leur vie est devenue invivable. Plus précisément, Mme X. ne supporte plus le comportement de son fils (envers elle, envers sa fille, envers lui-même). En même temps, toujours à la première séance, Paul-Simon saisit que les morts ne peuvent rester avec les vivants que si on leur applique « des techniques », si on leur donne une place précise. Il parle des « rituels » qui nécessitent des procédés, des techniques, et les compare avec « un bureau d'études pour les ordinateurs ». Les morts exigent des choses, les vivants sont tenus à traiter les morts... parfois à traiter avec les morts ! Sa qualité de premier né, garçon, dans une famille patrilinéaire d'ascendance nobiliaire, oblige Paul-Simon à prendre une position particulière, mais qu'il ne peut pas s'octroyer de lui-même. Donc il le fait par le biais d'un comportement excessif, il extrême la relation avec sa mère, avec sa soeur aussi, car il a des responsabilités envers elles, et cela... lui sort par la peau ! Il est trop jeune pour tenir la place qui lui revient de droit, ce droit coutumier ancestral, transmis, dans son ethnie et sa famille, de génération en génération, un droit différent du droit étatique républicain et démocratique, selon lequel il est bien le fils d'un père et d'une mère, de manière identique à tous les fils.

Mon hypothèse part du mort : qui est cet homme dont les cendres reposent dans une urne rangée sur la cheminée du salon ? Pourquoi son fils, ce garçon de 13 ans, assène, d'une voix ferme et avec une détermination à envier, qu'il tuera le premier homme qui osera approcher sa mère, il l'étripera de sang froid et sans remords (« *de toute façon, je suis têtu, personne ne me fera changer d'avis, ma mère n'aura pas d'autre homme dans sa vie, si elle en a un, il partira dans la seconde suivante, je suis le fils, je vais broyer le mari, détruire l'alliance, empêcher la cérémonie du mariage, vous comprenez ? je ne crois pas à votre psychologie, cela ne peut pas m'aider !* ») ? (...).

J'ai formulé l'hypothèse suivante : la jalousie de Paul envers sa mère est le seul moyen qu'il a trouvé pour se maintenir dans la filiation paternelle, de garder active la lignée paternelle, ses appartenances à cette lignée. « Active » non pas dans le sens affectif du terme mais dans un sens plus profond, celui d'être le représentant d'un groupe (le groupe de son père mort), un groupe qui survit à travers ses traditions. Paul Simon est né en France, à 230 ans après la Révolution française, sa famille paternelle (une famille de réfugiés politiques) est

bien intégrée. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où le père meurt et se pose le problème du traitement du mort ! Après incinération, l'urne reste dans la maison. Les misères commencent. Je dirais que les symptômes et le comportement de Paul Simon se placent à un carrefour :

a). — soit Paul Simon suit la tradition du groupe paternel (comme, d'ailleurs, il le dit) et, dans ce cas, il faut voir quelle est la place de la veuve et de l'orphelin, garçon et premier né ; comment Paul Simon peut prendre la place qui lui revient de droit, dans un pays comme la France contemporaine, où la loi stipule que le père et la mère, en tant qu'individus, ont des droits parentaux égaux ? Il n'est pas question d'appliquer, de nos jours, en France, une variante de la loi du lévirat (la femme du défunt doit épouser le frère de celui-ci) ; en revanche, un homme de la famille paternelle peut s'occuper de Paul Simon comme de son fils ;

b). — soit Paul Simon devient un orphelin-en-général, sans ascendance, ni filiation ; le père mort reste avec sa femme et ses enfants et continue à agir, à travers son fils.

Dans la première variante (a), l'eczéma et la jalousie sont la seule manière, pour ce garçon de garder les attachements au groupe de son père, à rester inscrit dans la patrilinéarité ; gardien de sa mère, Paul Simon est gardien de son ascendance qu'il s'efforce de maintenir vivante (et pas seulement comme une généalogie de tiroir). Dans la deuxième variante (b), Paul reste, strictement, fils de sa mère, lié à elle par des émotions fortes, la jalousie étant une des plus redoutables... il étriperait non pas son rival mais le rival de son père. (...).

Il m'a fallu une certaine force pour introduire (et insister sur) l'oncle paternel, banquier à Londres, parlant 4 langues asiatiques et 4 langues européennes. Curieusement (ou pas) cet oncle s'est manifesté pendant que Paul-Simon venait me voir — plus précisément il l'a invité chez lui, pour une semaine, à la Toussaint. Pour Paul-Simon ce fut une semaine extraordinaire (alors qu'il hésitait beaucoup d'y aller). J'avais dit à Paul-Simon que je saluais son oncle, l'avait-il fait ou pas ?

Paul-Simon : Bien sûr ! Figurez-vous, il ne m'a pas cru ! Il n'a pas cru que j'étais en train de faire une psychothérapie ! Il a dit « allez, mon neveu, et quoi encore ? tu veux me faire croire, à moi, que tu as besoin d'une psychothérapie ? soyons sérieux, qu'est-ce qui te prend ? » Je n'ai plus insisté...

I.T. : Tu as très bien fait ! Tu lui diras bonjour de ma part à Noël !

Paul-Simon : Vous savez quoi ? Vous êtes aussi entêtée que mon oncle !

Paul-Simon a commencé à apprendre la langue de sa famille paternelle avec la grand'mère, il est content. Nous essayons de trouver une date pour la prochaine séance.

Mme X. : Un grand merci à vous ! Mon fils va très bien, jamais il n'a été aussi bien ! Je crois qu'on peut arrêter le suivi...

Paul-Simon : Moi aussi, je le pense... et... je retire tout ce que j'ai dit, au début ! J'ai dit plein de conneries, que des bêtises, entre autres que je n'avais pas besoin de voir un psy, enfin, j'étais idiot...

Vignette D. Carla ou « Vous êtes une drôle de psy, Mme... ». Premier et deuxième entretien. Des parents suffisamment bons devant une interminable crise d'adolescence.

Carla est venue me voir pendant 5 ans. Mais elle a arrêté les auto-mutilations, les médicaments, les troubles alimentaires à la fin de la première année de thérapie. « Arrêté » c'est peut être un terme exagéré — pour être plus précis, je devrais dire « amélioré » et cela d'une manière inégale. Il y a eu une hospitalisation de quelques semaines, jamais Carla ne s'est autant auto mutilé qu'à l'hôpital. Où elle a aussi essayé différentes drogues. Où elle s'est sentie bien, car « rien à foutre, Mme ! je faisais ce que je voulais ! et j'ai connu pas mal de gens ayant des problèmes... disons que... j'étais un peu leur psy ! »

Je formulerais l'hypothèse suivante : les manifestations de Carla, qui, parfois, mettent en danger sa vie, qui risquent de fracturer son parcours, sont celles d'une jeune de son âge (biologique et psychologique) dans un monde qui n'a plus d'emprise sur les humains qu'il produit ; ni d'emprise, ni d'impact, un monde où l'on imagine facilement que personne n'a de comptes à rendre qu'à soi-même ou, éventuellement, aux lois de l'Etat ; où l'on pense que les jeunes et les enfants doivent jouir des mêmes droits que les adultes. Dans ces conditions, il devient de plus en plus difficile de concevoir des bornes à sa propre puissance. La joie d'être sans attaches et sans responsabilité (en sachant que les attaches comme la responsabilité ne tombent pas du ciel) ouvre une voie royale à toute sorte de jouissances qui finissent dans la dérision. Les symptômes de Carla, tels que ses parents les décrivent, tels qu'elle même les montre, se regroupent, grosso modo, dans deux catégories d'attitudes :

— le désarroi, l'abandon, le désengagement, le retrait de toute activité obligatoire (c'est en ceci qu'elle s'est si bien senti à l'hôpital) ;

— une exaltation (excitation) aigue (qui fait qu'elle mette la musique à fond dans sa chambre fermée à clé et barricadée avec une armoire, et danse jusqu'à l'épuisement ou qu'elle s'automutile d'une manière impulsive quand l'excitation atteint un degré insupportable).

Indépendamment de toute discussion savante sur ce que l'on entend par « symptôme », les parents de Carla ne considèrent pas les manifestations de leur fille comme

étant normales, ils s'inquiètent, ne la reconnaissent plus ! Du jour au lendemain, ils s'étonnent, la regardent, la secouent, s'énervent, laissent tomber et finissent par se demander : *qu'est-ce qu'elle veut, cette enfant ? d'où sort elle ? qui est-elle ?* et surtout : *combien de temps ça va durer ? six mois ? un an ? vous le savez, docteur ?*

J'ai reçu Carla pendant 5 ans, en raison d'une séance par semaine.

J'ai reçu, quelques fois, ses parents, surtout sa mère. Je pense qu'ils ont fait non seulement une alliance thérapeutique avec moi mais aussi un travail les concernant, concernant leurs « croyances » par rapport à qu'est-ce qu'un enfant, comment le faire grandir...

Mr. K. : C'est bien de parler entre nous, sans Carla ! Malgré qu'on ne lui ait pas raconté de nous mêmes nos vies et nos « secrets de famille », on l'a considérée plutôt comme notre égale ! On a attendu qu'elle grandisse, comme si cela allait de soi ! Je ne sais plus quand et comment on nous a foutu en tête cette idée...

Je leur raconte un rite d'initiation d'une société africaine (tradition encore valable de nos jours). L'idée est qu'il faut traumatiser pour faire grandir. D'ailleurs Carla, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à ses camarades de classe, est loin d'être une contestataire. Eux tous, ils n'imposent pas aux autres leur loi car ils sont loin d'en avoir une. D'exaltation en dérision, Carla finit par s'automutiler, se faire saigner, la seule « marque » tangible d'un contact avec la réalité — car ça fait mal dans la chair, et la chair, c'est de la substance...

C'est au premier moment de la première séance que j'ai mis Carla à sa place. Je lui ai montré, concrètement, qu'il y avait une autorité et que j'en étais un représentant. Les parents de Carla ont vite compris et se sont sentis soutenus dans leur position d'adultes. Mr. K. est arrivé avec des pieds de plomb. Malgré qu'il soit blanc et de « race » occidentale, voir encore un « x »-ème psy, commençait à lui taper sur le système... Seulement voilà, les problèmes de Carla s'accumulaient et eux, les parents, ne savaient plus sur quel pied danser. En regardant autour d'eux, ils avaient cru correspondre aux parents contemporains. Mais voilà que depuis un an et demi ils n'arrêtaient pas de courir les professionnels, les centres de consultation... et cette « crise d'adolescence » dont on leur a tellement parlé, qu'on leur a décrite à maintes reprises, cette crise ne finissait plus ! (...). Pour finir, la curiosité de Carla me concernant (« *vous êtes une drôle de psy, Mme* ») ainsi que l'intérêt de ses parents, se sont produits à la première séance. Carla est restée muette pendant quelques instants tandis que ses parents ont constaté qu'un vieux bon sens n'était pas encore complètement disparu ! A partir de ces éléments tout le monde a été d'accord pour un travail type « *résolution de problèmes* ».

Ceci étant, on pourrait aussi discuter de la remarque de Mr. K, juste après la première séance (« *si cette dame ne peut rien faire pour Carla, personne ne le pourra !* »). Si l'on formule l'hypothèse que le transfert de Carla passe par celui de son père, il nous faudra analyser le mouvement transférentiel de Mr. K. Autrement dit : l'alliance que les parents ont faite avec moi. De quelle nature était elle, au nom de quoi et autour de quoi elle a fonctionné ?

III. Quand les psychothérapeutes vieillissent...

J'ai élaboré ces cas beaucoup plus en détail car j'ai dû en parler dans différents contextes professionnels (avec mes pairs, aux jeunes psychothérapeutes en formation). Les discussions ont été très partagées, surtout en venant de mes collègues. En ce qui concerne Amalia, du point de vue du diagnostic, les professionnels ont balayé large, entre une figure de l'hystérie et une éclosion délirante (début psychose). Pour Carla, il a été dit qu'il s'agissait d'une problématique oedipienne typiquement freudienne, les auto mutilations n'étant pas si importantes car trop fréquentes, de nos jours. L'affaire Zayna a beaucoup impressionné les uns et les autres, mais il a été difficile de discuter ce que j'ai, effectivement, fait. Quant à Paul-Simon, il a été question d'un deuil faisant exploser une fixation oedipienne, peut être due aux exigences trop différentes des parents envers leurs enfants.

Bien sûr, mon style a soulevé d'autres questions que je ne développerai pas ici, ce serait trop long. Je dirais quand même qu'un psychothérapeute se révèle lui aussi à travers les premières séances.

J'ai un peu plus de 40 ans de clinique et je dirais que ce métier m'apporte encore de la joie. Puisque mes patients sont des personnages de roman, la première séance c'est un premier chapitre. Qui tient le premier chapitre, tient le livre. Je ne parle pas de ce « roman familial » le même pour tous, qui véhicule les mêmes fantasmes et surtout les mêmes interprétations. Mes patients ont, bien sûr, ces fantasmes — mais ils sont habillés par des couturiers locaux.

Georges Devereux préconisait une psychothérapie culturellement neutre et j'aime cette idée, je la pense juste. Freud a voulu sa théorie universelle et d'ici une psychothérapie (méthode de traitement) universelle. Mais ni la théorie, ni la méthode freudienne ne sont « culturellement neutre », bien au contraire. Je dis cela en pensant non pas aux patients de nos jours — je dis cela en pensant aux patients d'Adler et de Jung (la première vague de la dissidence freudienne). Une psychothérapie culturellement neutre serait celle qui refuserait la compétition entre diverses théories, qui permettrait aux patients un débat sur les mots et les choses, qui exigerait des psychothérapeutes d'échanger sur ce qu'ils font, concrètement, plus

que sur des modèles théoriques. Une psychothérapie qui ne poserait pas, d'emblée, son efficacité comme une sorte de « prima inter pares » et qui balayerait d'abord devant sa porte.

Pour ma part, je ne suis pas « culturaliste », je déteste ce mot. Il renvoie au « culturellement correcte » et cela paralyse ma capacité de penser, d'associer, ma capacité d'inventer (qui s'active, à des rares moments).

De la dernière heure. Il y a quelques semaines, j'ai reçu une femme, 38 ans, me sollicitant une psychothérapie. Elle vit en couple et vient d'avoir un bébé (5 mois). L'histoire de cette femme est complexe et compliquée à la fois, sur au moins trois générations. De père juif et de mère catholique, elle est la 2^e dans une fratrie de 4 enfants (3 filles et un garçon). Intelligente et cultivée à la fois, cette personne est un patchwork dont la logique m'échappe — à elle aussi. Puisqu'elle a développé des TOC impressionnants à l'âge de 13 ans (chronologiquement, cela s'est produit peu après le suicide d'un oncle maternel), cette femme a connu des nombreuses psychothérapies, avec une efficacité discutable. J'ignore qui lui a parlé de moi (elle m'a raconté cela d'une façon assez embrouillée), on lui aurait dit que j'étais « ouverte, intelligente et que je ne manquais pas d'humour ». Niveau études, elle a « bac plus 5 », ces cinq années après le bac étant dans le domaine de l'art... longue et vague formation universitaire, bref, rien à voir avec ses parents (mère médecin, père Sciences Po plus l'ENA). Ma fraîche patiente déteste la gauche caviar tout en s'entendant bien avec ses parents, elle ne trouve pas sa voie, tout en ayant en tête au moins quelques projets (accueil, rencontre, hébergement), se donne à fond pour toute cause qui la réclame mais elle doit élever son bébé, enfin, tout est « oui mais non », pesé, mesuré, accepté et refusé, son discours part dans tous les sens. Elle me pose, d'emblée, quelques questions :

- êtes vous psychanalyste aussi ?
- quel genre de thérapie dois-je faire ?
- que pensez vous des thérapies comportementales ?
- et des techniques d'épanouissement de soi ?
- en fait, vous pratiquez comment ?

OK, je lui réponds en essayant de ne pas faire des cours